

Gilles Aillaud (1928-2005)

par Damien Colcombet*

Dans les *geôles* de la modernité

Un zoo en hiver, un jour maussade de semaine : pas plus de visiteurs que de gardiens dans les allées froides, le silence, des animaux immobiles voire endormis à l'autre bout de leur cage, des enclos vides... Qui n'a pas éprouvé un jour un serrement de cœur, une vague mélancolie dans ce lieu si triste ce jour-là alors qu'il devrait être celui de la joie, de l'émerveillement, des cris des enfants,

du mouvement? Le psychiatre Christophe André recommande de « *s'affranchir des mots, pour simplement ressentir et éprouver. Pour cela quoi de mieux que l'art, quoi de plus fort, émotionnellement, qu'un tableau qui nous accroche et nous emporte?* » Les œuvres du peintre Gilles Aillaud sont de celles qui "nous accrochent", justement, et provoquent une intense émotion.

Gilles Aillaud est né à Paris en 1928. Son père est urbaniste, spécialiste du logement social et des cités. « *Enfant, je faisais des tableaux d'animaux, j'allais dessiner au Jardin des Plantes avec ma sœur, un tableau par jour, des flamants roses qui s'envolaient, des scènes rêvées...* », raconte Gilles. Le jeune homme s'intéresse aussi à la philosophie, qu'il découvre avec son professeur, fidèle ami de Heidegger. Son échec au concours d'entrée de Normale Sup le pousse à se remettre à la peinture et à quitter Paris pour Rome, où il expose en 1950 avant de regagner la France. Mais toute sa vie, il garde un goût prononcé pour la littérature et la philosophie, préférant Spinoza à Montaigne, fréquentant Sartre envers qui il se montre indulgent tandis qu'il critique vertement Camus (« *un boy-scout!* »), Aragon et Malraux. Il écrira des poèmes, plusieurs pièces de théâtre et mènera une réflexion critique sur l'art, notamment dans la revue *Rebelote* qu'il cofondera en 1973.



1. Gilles Aillaud en 1987, à l'occasion du vernissage de son exposition *Marée basse* à Villeurbanne. **2.** *Serpent dans un bac.* L'artiste avait une prédilection pour la représentation des reptiles. **3.** *Intérieur et hippopotame.* Comme souvent, un très grand format (plus de 4 mètres carrés) pour capturer au sens propre le spectateur.

En 1972, il travaille pour le théâtre en réalisant des décors de pièces de Brecht et Euripide ainsi que d'opéras de Wagner, Mozart, Verdi... C'est en 1963, lors d'une exposition à la galerie Claude-Levin, que ses premières peintures de zoo apparaissent. D'emblée, la beauté du dessin, l'exactitude de la morphologie des animaux, la richesse des couleurs frappent.

En 1965, dans la *Figuration dans l'art contemporain* écrit à l'occasion d'une exposition à la galerie Creuze à Paris, il exécute Duchamp et son urinoir *ready-made* d'une phrase cruelle: « *En saluant l'aube d'un jour nouveau lorsque, vers 1913, Marcel Duchamp abandonna le pinceau, on*

prenait pour un changement de direction ce qui n'était qu'un changement de vitesse, un coup d'accélérateur en pleine descente. » Gilles Aillaud lui reproche une absence de tout "acte créateur", un subjectivisme absolu selon lequel le seul choix d'un homme donnerait un sens à un objet et le ferait rentrer dans un temple: le musée.

Aillaud est à l'opposé de ces facilités qui « *n'ont rien à véhiculer* »: il observe, imagine, crée et laisse le spectateur bouleversé par tous ces animaux prisonniers dans un monde absurde moderne. Les cages sont généralement en parfait état, propres, fortement éclairées, la paille et les excréments rarement visibles; le bassin des otaries sent l'eau de

Javel, les murs sont soigneusement carrelés parfois jusqu'à l'absurde. Mais l'eau est toujours opaque. Et quand les animaux vivent dans un décor inspiré de leurs lointaines contrées, il y a toujours un indice qui vient rappeler le côté factice de cette reconstitution facile: derrière la fausse banquise de l'ours polaire, on aperçoit une maison, près du dos de l'hippopotame immergé, un tuyau, au-dessus de la rocaïlle où traînent lézards et tortues, un vasistas. Dans ce monde artificiel et aseptisé, fait de béton, de métal, de faïence, les animaux sont plongés en pleine torpeur. La plupart dorment, dos tourné au visiteur ou, immergés dans une eau verte, ne laissent voir que leur dos. Ils sont visiblement bien soignés mais semblent là uniquement pour participer à un vaste inventaire des espèces. Le titre stupéfiant du recueil de lithographies de Gilles Aillaud est la parfaite illustration de ce mélange de vie et de mort: *Encyclopédie de tous les animaux y compris les minéraux*. Immobilité, nudité, ennui, silence, solitude, oubli... Et surtout, aucune communication entre l'animal et l'Homme, qu'il soit gardien ou spectateur.

Il serait un peu trop facile d'y lire simplement une allégorie de l'enfermement de l'Homme dans ses villes modernes. Selon le critique d'art Philippe Dagen: « *Comment les mangoustes derrière un grillage et le python dans une effrayante salle de bains brune et jaune à petits carreaux ne feraient-ils pas penser aux "espaces verts" et terrains de jeux ménagés entre les barres et clôtures par précaution ou par habitude?* » Si le peintre admet que « *C'est tout de même ça aussi* » qu'il met dans sa peinture, il prévient que « *C'est un peu plus compliqué* ». Mais il n'est pas facile de décrypter le message de Gilles Aillaud: charmant mais "taïseux", méfiant, il ne veut pas sombrer dans ce qu'il appelle en 1973 la « *choucroute où pédalent aujourd'hui les intellectuels les plus "avancés" qui "font" notre culture moderne* ». Et d'ailleurs, y a-t-il un message? « *J'ai toujours dit qu'un hippopotame n'était jamais qu'un hippopotame et pas une image de l'homme. Et malgré cela, des tas de gens ont interprété comme si elle était symbolique ma peinture alors qu'elle ne l'est pas du tout.* » Une piste peut-être, évoquée par Dagen: montrer l'absurde de la société du spectacle. « *Les carnassiers engagés et léthargiques des zoos font songer à ces artistes qui se disent révolutionnaires et n'affichent leurs rébellions que sous des formes peu compréhensibles du public dans des salles qui leur sont concédées par l'administration.* »

Désabusé, Gilles Aillaud le semble encore plus après son accident vasculaire qui, en 1977, le laisse hémiparétique. Il jouit pourtant d'une grande reconnaissance, de nombreuses expositions et rétrospectives lui sont consacrées en France et à l'étranger, il effectue en 1988 un voyage au Kenya où on le voit, un carnet sur les genoux et le crayon à la main, assis au bord du lac Nakuru ou devant sa tente à Amboseli. Il meurt

Ses dates clés

- 1928 Naissance à Paris.
- 1948 Départ pour Rome, où il passe deux ans et expose.
- 1962 Mariage avec Camille Couturier, dont il aura deux enfants.
- 1963 Premières scènes de zoo présentées à la galerie Claude-Levin à Paris.
- 1965 Président du Salon de la Jeune Peinture.
- 1988 Parution du premier des quatre tomes de son *Encyclopédie de tous les animaux y compris les minéraux*.
- 1989 Voyage au Kenya.
- 2005 Décès à Paris.



1. *La Fosse*. Un immense volume apparemment vide, où l'on finit par voir une lionne couchée. 2. *Deux eaux*. Gilles Aillaud savait à merveille peindre l'opacité de l'eau des bassins. 3. *Rhinocéros, eau et rochers*. La peau épaisse du rhinocéros d'Asie trouve dans la muraille de béton un saisissant écho.



en 2005 d'une longue maladie. Comme le rappelle son ami le metteur en scène Luc Bondy, « *pendant un an, il est resté couché sans rien dire sur son canapé; il avait lui-même annoncé à sa femme qu'à partir d'un certain moment il ne voudrait plus parler* ».

La cote de Gilles Aillaud est très haute; en salle des ventes, ses huiles s'échangent contre plusieurs dizaines de milliers d'euros car elles fascinent tant par leur beauté intrinsèque que par l'ambiance qu'elles représentent. Les animaux sont parfaitement dessinés et les couleurs des bêtes comme des enclos sont remarquables. Finalement, c'est Philippe Dagen qui parle le mieux du travail de ce peintre talentueux et original: « *Le zoo ne réussit pas à tromper véritablement son visiteur alors que le peintre n'est pas loin de l'abuser. Ce qui donne d'Aillaud cette définition singulière: l'imitation réussie d'une imitation ratée. Le tableau n'est pas plus vrai que le rocher de ciment, il est juste mieux exécuté.* » ■

(*) **Damien Colcombet** est sculpteur et expert en bronzes animaliers anciens (www.colcombet.com).

♦ Je remercie **Galerie Loevenbruck Paris** qui m'a aidé à enrichir l'iconographie de ce portrait.